

UN FRÈRE À PART



Marie Berchoud

Marie BERCHOUD
Marie BEL - BERCHOUD

Un frère à part

© Marie BERCHOUD, Marie BEL - BERCHOUD, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5073-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Vous avez sûrement perdu un mot ?
Oui, répondait-il, il faut toujours aller
À la recherche des mots que l'on a perdus »
Daniel Boulanger, *La Porte noire*
éd. La Table ronde, 1961

*À la mémoire d'YB,
Enfant demeuré.
À la vingtaine il explosa
En vol – 31 août 19..
Retrouver le sentir enfant
est la seule fidélité qui tienne.*

Prologue

Nous existions tout et pas du tout. Discrets, en douce. Je ne le savais pas encore, la folie peut se saisir d'un être et pas de l'autre – nous étions là, et le soleil, la forêt la lune la pluie. Je ne savais rien non plus de la haine, ampleur et rires et songes, cachée dans la forêt de sapins sombres.

L'ampleur ? Paye-t-on ensuite et comment et quoi ? Mystère d'une vie. En pleurs ? On ne pleurerait jamais, ou alors c'est oublié.

Il grattait la terre et pilonnait les colonnes de fourmis en marche. Je le regardais, lui, mon frère supérieur. Les yeux des fourmis le voyaient aussi, en trois-cent-soixante degrés. Vu, il était vu. Pris, pas encore. On jouait à la vie. La mort.

*

... Et nous nous retrouvons un jour bien trop chaud de septembre autour du cercueil ouvert de Yann – recueillis ? orphelins de frère et de fils. Nous avons autour de vingt ans, plus ou moins. Mon œil cligne pour ne pas pleurer en public – cette bande salope de voyeurs. Retourner son regard comme un gant, une poche et retrouver la voix secrète, la sienne. Je m'appelle Yann et ? Non, rien ne vient, pas la moindre voix. Nous avons tous grandi, même Yann, couché dans du satin paille. Il porte une veste en lin à papa, je la reconnais, classe, avec ses parements nets et ses poches froissées pour avoir trop contenu. Papa ? Il a emmailloté son corps dans un costume gris foncé. Maman ? Yeux clos, elle semble prier. Elle ne prie pas, elle prend l'air et peut-être alors la prière viendra-t-elle. Sa doctrine de douleur des mères est que c'est mieux ainsi. J'ai lâché :

« Ah oui, c'est mieux de mourir étranglé dans ses liens en HP que de vivre ? »

Engueulade, avoir engendré une fille horrible, cynique, intellectuelle et sans cœur, la plaie ! Les mains croisées, chacun à sa douleur particulière ou rien, nous nous inclinons devant cette boîte brune et claire, insondable, au contenu immobile et à jamais présent : il recèle, en voleur ou adjoint de voleur, enfin réunis et prêts pour la terre, un sacré pack de questions et réponses, une part de soi et les restes de l'autre, avec la rivière et le lac des nuits anciennes.

Mais vivre ainsi, ô frère supérieur !

La dernière fois que je suis allée le voir en douce à l'asile et je ne dirai pas ici ce que j'ai vu. À peine le mur vers dehors escaladé, debout, les patins à roulettes aux pieds, cent mètres à peine et une folle envie me prend, une irrépressible

*pisse de folle à lier, folle alliée. Elle s'éjecte entre mes cuisses et sur mes mollets.
Un poteau stop, une flaque chien, et allez on redémarre.*

*La vie, la mort, le rien, et tout, et n'importe quoi on hallucine, il en faut peu !
J'ai beau essayer, une, deux, dix fois, je ne m'appelle plus Yann, sauf par
intermittences.*

Mais si.

Parfois.

Fidélité oblige : inventaire avant liquidation.

UN – YANN

Son regard Yann, lorsque nul n'y attende, je ne l'inventais pas, je ne l'ai pas inventé. Il savait, il comprenait. Tout. Et refusait. Tout. J'étais sa traductrice-interprète. Combien de temps encore ? Je n'avais pas rêvé son regard de loup affamé des autres, de leur simple présence, enfin sans bruit ni peur. Et que faisait-il à me regarder lorsque je me croyais seule ? j'aurais tant voulu qu'il coure vers moi, pour m'aimer ou m'étouffer, même sans parler, quelle importance après tout. Mais qu'il vienne, qu'il ébauche le geste de vivre enfin. L'eau seule l'avait attiré en suffisance pour qu'il y aille et désire s'y perdre.

Je m'appelle Yann et je ne suis que présence. Immédiate, insoutenable et totale. Vengeresse car victime. Mes bras sont pris déjà, et mes jambes, lourdes à force d'avoir tant et tant attendu. Personne n'est venu, personne ne viendra plus, papa maman sont des étrangers ; quant à l'autre, là, que sait-elle à part m'inonder de mots et de regards ? et ne parlons pas du bébé neuf. Je m'appelle Yann et je n'appelle presque plus.

Papa et maman parlaient souvent de Yann le soir et moi, Mimi, j'écoutais, je captais le plus possible. Ils parlaient moins souvent de moi. En cette rentrée calamiteuse, j'avais entendu papa dire un soir, *Dans un an il aura l'âge de raison*, et sa voix s'était brisée, d'où le *Chut !* de maman. L'âge de raison. Papa avait perdu son père à cet âge, il nous l'avait dit. Il était devenu l'homme de la famille à six ans, selon sa mère et ses tantes. Moi je ne voulais pas que papa meure à l'âge de raison de Yann. Je voulais que nous restions toujours ainsi, serrés dans notre petite maison de bois, et la rivière au fond du jardin chante que nous sommes vivants et coruscants. Nous tous. Alors du moment qu'on a bien chaud, tant pis pour les mots pas dits et l'amour déçu.

Mais quoi ? La rivière me renvoyait ma question en écho. J'avais beau savoir qu'il fallait se tenir à carreau, c'est-à-dire tous les quatre, et même cinq serrés ensemble, quelquefois je n'en pouvais plus. Il y avait une question, elle me taraudait, me saignait, me dévorait. Un jour de joli temps, nous nous trouvons ensemble au jardin, Yann, papa et moi. Yann gratte la terre avec un bout d'ardoise, appliqué. L'école en pleine nature, ça pourrait exister ? Difficile. Parenthèse, je le sais pour avoir fait cours à des étudiants de Paris-II au jardin du Luxembourg et alors je n'ai pas pensé à lui Yann, mort déjà ancien... Bref.

Retour au jardin ancien, le nôtre pour un épisode dur à dire en temps d'école pour moi seule. Yann gratte la terre et tue des bêtes molles, je me lance :

— Papa, dis, papa, qu'est-ce que *l'âge de raison* ? C'est quand on est à la grande école ?

Notre père déplie sa haute taille, il me regarde et dit :

— Mais ce n'est rien, rien de grave. C'est juste un passage.

Et je sais, je sens qu'il tait du gros. Pourquoi on se méfie des enfants ?

— Et alors qui doit mourir à l'âge de raison ? Tu as dit pour ton papa qui est mort quand tu as eu l'âge de raison.

— Ma petite fille ! c'était la guerre, oublie cela, nous sommes en paix.

Il éludait, comment le dire, impossible. Je ne disais pas, je n'oublierais rien. La paix ? Yann avait levé la tête et nous regardait. L'âge de raison, sept ans. Il n'y était pas encore. Y serait-il un jour, on verrait. Je continuais d'y croire. Oui, si on s'y prend bien, qu'on écoute de tous ses poils et toutes ses cellules, on peut entendre Yann et sa voix. Car il a parlé, je m'en souviens, sa voix était rauque et sombre comme ses yeux. Ce qu'il a dit ? Il le disait mieux sans mots, mais il a essayé, pour voir.

J'ai repris, obstinée :

— Et alors, alors...Papa ! Qu'est-ce que la *raison* ? La *raison*, ça fait mourir ? La *raison*, c'est quand on parle ?

Oui, me dis-je face au silence paternel, la *raison*, ce mot qui ressemble à *maison*, mais sans hospitalité aucune ?

Alors au bout d'un temps, il a ri, papa, de toute sa hauteur, et ses yeux verts ont lancé des étoiles au ciel. Il a ri pour ne pas parler, il était comme Yann, un peu comme lui. Je me suis mise à pleurer sans m'en apercevoir. Discrète, à l'intérieur de mes yeux. Mais il a dû le sentir, papa, il m'a prise dans ses bras, et alors là, oh le regard de Yann ! il disait qu'une fois de plus j'avais trahi ; parler, vivre, c'est donc trahir ?

Je m'appelle Yann et je ne veux rien entendre, rien du tout. Rien qui parle d'autre chose. Moi on ne m'amuse pas avec des livres de fille. Je m'appelle Yann et je vais jusqu'au bout. Que personne ne me touche, j'ai trop froid, le gel, vous piguez ? Personne, j'ai bien noté personne, même pas l'autre. Cela ne se voit pas ? je m'appelle Yann et j'ai horreur des mains des autres, ces autres tout en mains qui mentent et prennent. Moi je suis Yann, mes mains sont des poings et des pieds. Liés à l'envers.

Pour le sacrifice ?

Maintenant, Yann file vers la maison.

C'est vrai, Yann, j'en peux plus. Pourquoi n'es-tu pas un grand frère comme les autres ?